

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



Jésus au milieu des Docteurs

D'après le tableau de Hoffmann.



Sommaire du Numéro de Février 1900.

Pensée dominante : Suivre la méthode des quatre fins du sacrifice dans nos adorations en présence du T. S. Sacrement. — La Fenêtre du Jésus (*poésie*). — L'attrait de L'Eucharistie. — Le Maître est là : il vous appelle ! — Saint Satyre sauvé des flots. — L'éducation eucharistique des enfants. — Sujet d'adoration : Vertus chrétiennes : l'humilité : son motif d'amour. — Les fleurs du Paradis. — Une messe de minuit dans l'extrême-Nord. — Panis Vivus (*cantique*). — Fleurs eucharistiques de la Nouvelle-France : Samuel de Champlain. — Au Cénacle de Montréal.

PENSÉE DOMINANTE

pour le Mois de Février 1900.



Suivre la méthode des quatre fins du Sacrifice
dans nos adorations en présence
du T. S. Sacrement.



ous nos lecteurs connaissent cette méthode si simple, si élémentaire qui consiste à s'inspirer pendant ses heures d'adoration de quatre grandes pensées qui sont le fond de tout sacrifice offert à Dieu : l'adoration, l'action de grâces, la réparation et la prière.

Mais nous voulons, ce mois, attirer leur attention sur les avantages que, outre ceux de toute méthode d'oraison, possède la méthode des quatre fins du sacrifice. Ce n'est pas sans de hautes

et puissantes raisons que le vénéré Père Eymard, si éclairé de Dieu, a donné cette méthode à ses religieux et aux Agrégés du Très Saint Sacrement.

C'est la prière de Notre-Seigneur lui-même. En effet, Notre-Seigneur est venu sur la terre pour accomplir la religion parfaite. Dès sa naissance, il était déjà prêtre et victime et offrait à son Père un sacrifice parfait. Or le sacrifice est l'expression complète de la religion toute entière, laquelle se résume dans ces quatre grands devoirs désignés par la Théologie sous le nom de quatre fins du Sacrifice.

Notre-Seigneur a donc rendu perpétuels ces quatre grands devoirs dans le sacrifice continué de sa vie d'abord, puis à la Cène et sur la Croix où il consumma le sacrifice qu'il devait continuer à la Messe pendant la suite des siècles. Ces quatre grandes pensées ont donc été celles de l'oraison de Jésus-Christ en tant que prêtre et victime.

De plus, c'est la prière de l'Eglise notre Mère. L'Eglise a une prière authentique, absolue, unique, c'est le sacrifice de la Messe. Elle fait, il est vrai, prier ses enfants par l'Office divin, par des chants, des processions, des litanies, etc mais ces prières ne sont que la préparation ou le complément du Sacrifice de la Messe.

C'est ainsi que tout le saint office tourne autour de la Messe : Matines et Laudes le précèdent et y préparent ; les autres Heures en sont l'action de grâces et comme le prolongement. En sorte que l'Eglise, en tant qu'Eglise, n'a qu'une grande prière officielle ; et le saint Sacrifice est offert pour rendre à Dieu les quatre grands devoirs de la religion.

Pourquoi donc n'unirions-nous pas notre prière à cette manière de prier qui est celle de Notre-Seigneur et de la Sainte Eglise, afin de la faire participer à la grandeur et à l'excellence de l'oraison divine ?

Il y a une raison particulière d'adopter cette méthode quand nous prions en présence du Très Saint Sacrement.

Le Saint Sacrement continue nuit et jour le sacrifice de la Messe. La présence permanente de Notre-Seigneur dans l'élévation des espèces eucharistiques est un état de victime perpétuelle : c'est un sacrifice incessant. C'est un état de mort qui se continue après le coup de l'immolation frappé sur l'Agneau de Dieu au moment de la Consécration.

Or, comme l'immolation du Christ à la consécration est un sacrifice et que tout sacrifice s'offre pour les quatre fins, il s'ensuit que le Christ qui garde jour et nuit l'état pris à la Consécration, perpétue par sa présence ininterrompue l'hommage

des quatre devoirs qu'il avait commencé à rendre à son Père à la Consécration.

La présence perpétuelle de Jésus-Christ au Sacrement est la réalisation de sa prière perpétuelle dont parle saint Paul quand il dit " qu'Il est toujours interpellant pour nous devant son Père. " Mais Notre-Seigneur ne prie ainsi pour nous qu'en tant que prêtre et par son sacrifice qu'il représente sans cesse à son Père ; or ce sacrifice a été offert pour les mêmes quatre fins.

S'il en est ainsi, serait-il logique pour nous, en face de Notre-Seigneur au Saint Sacrement pour nous unir à sa prière, pour la compléter, pour prier par Lui et en Lui, serait-il logique de nous mettre à ses pieds et de vouloir prier autrement qu'Il ne prie ? S'il prie en adorant, en remerciant, en réparant, en suppliant, pourquoi ne prierions-nous pas comme Lui et avec Lui ?

En nous inspirant aux pieds de Jésus-Eucharistie de ces quatre grandes pensées, en en faisant le fond et comme la tram de notre prière, nous serons donc unis davantage à la prière de Notre-Seigneur et à celle de l'Eglise, et notre prière en sera mieux faite et plus agréable à Dieu.

Rien n'est plus conforme à l'esprit de l'Eglise que de fonder les dévotions privées sur le dogme, et leur donner une source dogmatique, c'est le moyen le plus sûr de les rendre sérieuses et solides.

Ne craignons pas d'ailleurs que cette méthode occasionne une sécheresse de pensées et de considérations. Car les quatre fins ne sont pas seulement quatre pensées, elles sont quatre chefs, quatre sommets ; ce sont des centres, des foyers de lumière. Elles ouvrent d'immenses horizons sur tous les points de vue de la foi et de la grâce : elles forment quatre sources de vie qui peuvent féconder les sujets les plus spéciaux et les plus variés.

Tous les motifs de religion, tous les mystères, toutes les vertus, ces quatre fondements les résument et les transforment en gloire de Dieu, en adoration de Dieu, en religion parfaite de Dieu.

N. B. On trouvera dans le *Manuel d'adoration* des explications détaillées sur la méthode des quatre fins du Sacrifice et un grand nombre de sujets d'adoration préparés d'après cette méthode.

Afin de laisser plus d'espace pour les articles de texte dans le corps même du *Messenger*, les Actions de grâces et les Recommandations aux prières seront imprimées désormais sur les pages roses de couverture.



La Fenêtre de Jésus



J'AIME contempler à genoux
 Le mystérieux tabernacle,
 Où Jésus réside pour nous,
 Brûlant d'amour comme au Cénacle.
 Mais pourtant, je préfère encor,
 A travers le brillant décor,
 Voir un bel astre m'apparaître...
 Dans les parfums de l'encensoir
 Rayonne là-haut l'Ostensoir
 Et Jésus monte à sa fenêtre !...

Entre les murs de sa prison,
 Lorsqu'Il se sent trop solitaire,
 Pour agrandir son horizon,
 Le doux Ermite volontaire,
 Il permet que son serviteur,
 Le même sacrificateur
 Qui sous ces voiles le fit naître,
 Le prenne encore dans ses mains,
 Et là sous nos regards humains,
 Le place, heureux, à sa fenêtre !

Alors, comme au soleil levant
 La terre frémit d'allégresse,
 Ainsi, tout cœur humble et fervent
 Tressaille d'une sainte ivresse !
 Voici que pour adorer Dieu
 La foule envahit le saint lieu ;
 Il est content le divin Maître !
 En voyant son peuple chéri
 Bien doucement Il a souri,
 Là-haut, à travers sa fenêtre !

Ainsi qu'une harpe des cieux
 Se mêlant aux voix de la terre.
 L'orgue jette en nos chants joyeux
 Sa majesté, son doux mystère,
 Et des accords remplis d'amour
 Montent vers le brillant séjour
 Du Seigneur qui vient de paraître.
 Jésus savoure doucement
 Ce concert pieux et charmant
 Qui monte jusqu'à sa fenêtre.

Jésus aime ces pieux chants
 Cette prière solennelle,
 Mais il en est de plus touchants
 Pour son oreille paternelle ;
 Pour Lui, les concerts de nos cœurs
 Ont mille et mille accents vainqueurs
 Qu'un mortel ne saurait connaître ;
 C'est pour jouir de ces attrait
 Qu'Il vient se mettre tout exprès
 Qu'Il vient se mettre à sa fenêtre !

Et les fidèles ont porté
 Vers l'autel leurs regards humides,
 Et devant le Dieu de bonté
 Plus d'hésitants, plus de timides.
 Ainsi l'héliotrope en fleurs,
 Au matin brillante de pleurs,
 Tourne au ciel sa tige champêtre :
 Jésus, soleil vivifiant,
 Sur son peuple si confiant
 Verse l'amour, de sa fenêtre !





Il sait, le divin Séducteur,
 C'est la plus douce de ses fêtes,
 Que de ce poste observateur
 Il multipliera ses conquêtes ;
 Pendant son voyage mortel
 Que de fois son regard fut tel
 Qu'il attendrit le cœur d'un traître !
 Et maintenant, comme jadis,
 Il vient ému du Paradis
 Nous attirer vers sa fenêtre !

O saint Captif de l'ostensoir,
 Ton regard divin m'électrise,
 Et du matin jusques au soir
 Je tourne à toi mon âme éprise.
 Lorsqu'au-dessus de ton autel
 J'aperçois ton corps immortel,
 Pain qui divinises mon être,
 Mon cœur, mû par un doux ressort,
 Dans un irrésistible essor
 Vole soudain à ta fenêtre !

Bientôt vient le jour solennel
 Jour que déjà mon cœur devine,
 Où de l'ostensoir éternel
 Je verrai la splendeur divine ;
 Devant ta justice, ô mon Roi,
 Je ne tremblerais pas d'effroi,
 Je ne crains pas de comparaître.
 O Jésus, sur le seuil du temps
 Je n'aurai pas peur, tu m'attends
 Et tu m'ouvriras ta fenêtre !...

Une Religieuse de Jésus-Marie.

L'ATTRAIT DE L'EUCARISTIE



LE R. P. Jean Dunn, prêtre catholique aux Etats-Unis, appelé un jour chez un évêque protestant de Philadelphie pour exercer son ministère, ne put se défendre d'une profonde surprise, parce que le prélat en question était un ennemi juré du *Romanisme*; mais, pensant qu'il s'agissait d'une servante catholique, il prit avec lui le Saint Viatique. Arrivé à la demeure de l'évêque, il fut introduit dans une pièce richement meublée où, sur un petit lit, gisait une enfant de neuf ans, ayant la mort peinte sur le visage.

La chère petite, idolâtrée de ses parents, d'une intelligence extraordinairement précoce, avait toujours joui d'une parfaite santé. Entourée des soins attentifs de sa mère, elle paraissait destinée à grandir sans connaître ni chagrins ni douleurs. Et cependant cette gracieuse créature était frappée au cœur, un mal mystérieux et comme une plaie interne allait la dévorant; elle dépérissait lentement et marchait vers la tombe, sans que les plus habiles médecins pussent découvrir de quel mal elle se mourrait. Chose étrange, disaient-ils, elle n'a aucune maladie, ne présente aucun symptôme d'infirmité : c'est une fleur qui se flétrit sur sa tige sans que l'on puisse savoir pourquoi... Elle se meurt.

Un jour, le médecin de la famille recueillit des lèvres de la pauvre mère une parole qui fut pour lui un rayon de lumière. La femme de l'évêque protestant s'était écriée avec un accent d'indicible amertume : " Ah ! servante papiste ! " Le docteur demanda aussitôt l'explication de cette parole, en faisant remarquer à la mère qu'il avait droit à une réponse, si l'on tenait à ce qu'il diagnostiquât avec quelque chance de succès la nature du mal à combattre.

Après beaucoup d'hésitations, et suffoquée par les sanglots, la pauvre femme raconta ce qui suit : " Nous avons eu l'imprudente imprudence de prendre à notre service une jeune Irlandaise catholique. Un jour qu'elle avait conduit en promenade ma petite Lena — c'était le nom de la malade — elle la fit entrer dans une église catholique au moment où l'on donnait le salut du Très Saint Sacrement. Ma chère enfant demeura si vivement impressionnée de la splendeur des lumières, qu'elle

commença dès ce jour-là, je ne sais pourquoi, à languir et à demander à chaque instant de retourner dans cette église. D'obéissante et pieuse qu'elle était, elle devint insubordonnée et incapable de suivre les prières et les lectures de notre Eglise. Naturellement, la servante infidèle fut congédiée sans retard et la pauvre petite victime des manœuvres diaboliques de cette fille fut soumise à toutes les bonnes influences possibles, mais en vain : le mal était fait. Depuis cet événement, cette enfant n'a cessé de dépérir à cause de la cérémonie papiste, et cette terrible idée fixe a compromis son existence au point de la mettre dans l'état où vous la voyez. "

Le médecin ne fut pas long à conclure : il ordonna d'appeler sur-le-champ un prêtre catholique auprès de la petite malade, et désigna le Père Dunn, parce qu'il le connaissait. Malgré l'opposition de la mère, on appela le prêtre.

Quoique protestant, le médecin avait à cœur que l'on ne refusât rien à la mourante ; il croyait d'autre part que le prêtre allait faire quelque cérémonie extérieure qui, agissant sur l'imagination enfantine de sa jeune cliente, produirait un heureux résultat. Il resta même sur le seuil de la porte pour observer ce qui allait se passer. Mais quelle ne fut pas sa surprise, au moment où le prêtre entrait dans la chambre, de voir l'enfant, comme mue par un ressort, se lever d'un seul bond sur son lit, se tourner vers le prêtre les mains jointes, les yeux rayonnants de joie, et s'écrier, d'une voix à la fois tremblante d'émotion et pleine d'allégresse : " Vous m'apportez mon Seigneur ! oh ! je ne voulais pas partir sans Lui ! "

La surprise du Père Dunn ne fut pas moindre que celle du docteur. Il chercha à calmer l'enfant ; mais celle-ci, étendant sa petite main amaigrie et diaphane vers la poitrine du prêtre, où reposaient les saintes Espèces : " Il est là ", dit-elle avec une indescriptible vivacité.

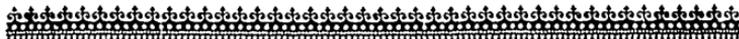
Le Père lui posa quelques interrogations ; son admiration grandit encore quand il eut la preuve que cette si jeune enfant était parfaitement instruite de tout ce qui regarde le grand et touchant mystère de l'amour de notre Dieu.

— Cher Père, s'écria le médecin tout hors de lui à la vue de cette scène, veuillez contenter ses désirs, parce que sa vie est en danger.

Le prêtre, qui comprenait tout aussi bien que le docteur la situation, n'hésita pas un instant. L'innocente enfant, après avoir suivi de toute son âme les actes de contrition et d'amour qu'on récitait pour elle, reçut son Dieu, et puis, avec un sourire du ciel, se laissa doucement retomber sur son lit. Le Père Dunn

lui donna encore une bénédiction, et ce cher petit ange prit son vol vers le Paradis.

En plein pays protestant, et dans une demeure où rien n'appelle d'ordinaire des grâces de choix comme celle-là, le Jésus des âmes pures et aimantes venait de donner une sœur à la bienheureuse Imelda.



Le Maître est là : Il vous appelle !

CETTE invitation de Notre-Seigneur à la pieuse Madeleine s'adresse tous les jours à chacune des âmes fidèles qu'il aime ardemment et qu'il presse de le venir trouver dans le sanctuaire où il a fixé sa résidence eucharistique.

Madeline pleurait, brisée de douleur, quand l'appel de Jésus lui fut transmis ; mais, apprenant la présence de ce Céleste Ami, elle surmonte son accablement pour courir à sa rencontre. Connaissant sa pitié et sa compassion pour tous les affligés, elle est certaine qu'il ne l'appelle que pour calmer sa souffrance.

Lazare était mort ; et Jésus vient partager le deuil de ses deux sœurs éplorées, et avec elles il verse des larmes sur le tombeau de son ami.

Que de familles chrétiennes ont vu l'épreuve s'établir à leur foyer, et leur faire sentir les plus âpres rigueurs de la privation, de la maladie, ou de la séparation ! Que d'âmes pieuses portent un deuil navrant devant le spectacle d'un frère, d'un ami enseveli dans les funèbres régions du péché !

La foi et confiance de Madeleine et de Marthe fut généreusement récompensée. Non content de partager le fardeau de leur affliction, Jésus voulut opérer en leur faveur un de ses plus grands miracles en ressuscitant Lazare après quatre jours de sépulture.

Accourez donc, vous aussi, à mes chrétiennes, à ce Bon Maître qui vous appelle en son Sacrement de grâce et d'amour : exposez-lui vos douleurs et vos maux, montrez-lui le sépulcre où gisent de pauvres âmes en proie à la décomposition du vice. Soyez certaines que Jésus déchargera votre cœur du poids qui

le meurtrit, et si vous faites de pieuses instances, il commandera au tombeau de l'iniquité de relâcher ses victimes.

Mais il ne suffit pas de venir une fois en passant, pendant quelques instants, il faut revenir fréquemment, et prolonger vos visites auprès de Notre-Seigneur.

Et pour que ces moments passés au pied du saint Tabernacle soient plus fructueux, entrez dans l'*Archiconfrérie de l'Agrégation du Très Saint Sacrement*. Elle demande de vous deux choses : 1. faire inscrire votre nom dans les Registres de l'Archiconfrérie 2. promettre de faire, une fois par mois, une heure d'adoration en présence du Très Saint Sacrement.

Outre les avantages spirituels résultant de l'heure d'adoration, elle vous donne droit à une *indulgence plénière quotidienne* chaque fois que vous ferez une heure d'adoration. De plus, en récitant six *Pater, Ave* et *Gloria Patri* les jours où vous avez été communiqué, vous gagnez toutes les indulgences des pèlerins de Rome, de Jérusalem et de St Jacques de Compostelle.

Pour l'inscription dans l'Archiconfrérie s'adresser, au R. P. Directeur, 320, Avenue Mont-Royal, Montréal.

Saint Satyre sauvé des Flots



DANS le courant de l'année 377, saint Ambroise, évêque de Milan, reçut la nouvelle qu'un de ses débiteurs, apprenant sa nomination à l'épiscopat, refusait de payer sa dette, dans l'espoir qu'un évêque ne voudrait pas l'y contraindre. Cet homme s'appelait Prosper, il habitait l'Afrique, et la somme qu'il devait était considérable. Ambroise, selon sa coutume, se déchargea de la poursuite de l'affaire sur son frère Satyre, qui s'embarqua sur le premier navire en partance pour l'Afrique.

C'était pendant l'hiver : le navire était vieux, avarié, incapable de tenir longtemps la mer. A peine fut-il en vue des côtes de Sardaigne, qu'ayant donné rudement sur un banc de récifs, sa carène s'ouvrit et fit eau de toutes parts. Satyre comprit tout de suite que c'en était fait de lui. Dans l'épouvante générale,

lui seul, moins effrayé de la pensée de la mort que de celle de l'éternité, implorait du Ciel la grâce de ne pas mourir avant d'être régénéré par les mystères sacrés. Plusieurs passagers l'étaient. Ceux-là, suivant un pieux usage de cette époque, avaient embarqué avec eux sur le navire le Corps de JÉSUS-CHRIST. Quand ils se virent sur le point de mourir, ces chrétiens offrirent le plus admirable spectacle qui se puisse peindre.



Ils prirent le divin Viatique, l'adorèrent ensemble, et s'en communiquèrent pour la dernière fois.

Jaloux de ce bonheur qu'il ne pouvait partager, Satyre eut en ce moment une sublime inspiration de foi. Il supplia les initiés de lui confier l'Hostie divine qu'ils portaient, la fit mettre religieusement dans un linge sacré nommé *orarium*, l'attacha à son cou ; puis se jetant à la mer, il ne s'inquiéta plus, raconte Ambroise, de trouver quelque débris de navire pour s'y attacher, fort du secours divin dont il s'était muni.

“ Ce n'est donc pas, ajoute-t-il, qu'il ait voulu porter un regard indiscret sur les secrets de l'autel. Il désirait seulement témoigner de sa foi et en recueillir le prix. ”

Satyre put gagner une île qui était proche. C'était l'île de Sardaigne ; et force fut à lui d'y séjourner un peu, avant qu'un autre vaisseau fit voile pour l'Afrique. Après avoir pourvu par lui-même ou par d'autres au sauvetage des hommes qu'avaient

épargnés les flots, il chercha une église où il pût rendre grâces à la protection divine, se faire baptiser et recevoir celui dont Ambroise disait : " Si telle est la puissance du Corps de JÉSUS-CHRIST quand il est enveloppé dans un *orarium*, combien n'est-elle pas plus grande lorsqu'il repose sur nos lèvres et habite dans nos cœurs ! "



L'ÉDUCATION

→ Eucharistique des Enfants ←



Nous sommes heureux de reproduire les principaux passages d'une allocution prononcée à la réunion des Dames, lors du Congrès eucharistique de Lourdes, par le R. P. Durand, de la Congrégation du Très Saint Sacrement. Les idées qu'elle expose sont trop importantes pour ne pas attirer par elles-mêmes la plus sérieuse attention.

L'ÉDUCATION eucharistique des enfants peut et doit même être faite tout d'abord au sein de la famille par les mères chrétiennes et par les personnes pieuses qui s'occupent des enfants. Mais je dois vous donner de suite une idée de ce que j'entends par ces mots *éducation eucharistique* ; cela ne veut pas dire, vous le pensez bien, que vous deviez faire à ces chers petits des cours réguliers d'instruction sur la religion, spécialement sur le plus mystérieux de nos dogmes ; cela signifie tout simplement que vous aurez soin de profiter de toutes les occasions possibles pour appeler et fixer l'attention si mobile des enfants sur le fait si merveilleux et si ravissant de la présence réelle de Jésus parmi nous. — Permettez-moi de vous donner ici une petite leçon de cette pédagogie d'un nouveau genre.

Par exemple, à l'occasion d'un crucifix ou d'un tableau, d'une image représentant Jésus crucifié, apprenez à vos enfants que ce cher Sauveur est ressuscité et qu'Il est au Ciel sur un trône magnifique entouré de tous les anges et de tous les saints. Mais ce n'est pas tout, il faut compléter de suite votre petite instruction : le point capital, c'est de leur dire bien vite et affirmer

très fort que ce même Jésus est aussi sur cette terre. — Ils vous demanderont aussitôt où Il est, où Il demeure. Vous leur direz que c'est dans les églises, et ils désireront déjà y aller. — En promenade, vous passez près d'une église, dites à votre bébé que vous tenez par la main ou peut-être encore sur les bras : " Mon enfant, voilà la Maison du bon Dieu, c'est là que demeure ce Jésus qui a tant aimé, qui aime toujours les petits enfants. " Et le cher petit demandera peut-être de lui-même à entrer à l'église ; en tout cas, il vous y accompagnera volontiers. Là, vous aurez bien soin de lui apprendre de bonne heure que le bon Jésus n'est pas partout dans l'église, mais seulement dans le tabernacle devant lequel brûle une petite lampe. — Un jour ou l'autre, au moment d'une communion ou d'une bénédiction, il pourra apercevoir la sainte Hostie. Ne craignez pas d'exciter doucement son attention et de lui dire à voix basse : " Mon enfant, ne vois-tu pas quelque chose de blanc entre les mains du prêtre, ou dans le brillant ostensor ? regarde bien, c'est la sainte Hostie, c'est le Très Saint Sacrement, c'est le bon Jésus ! "

Et l'enfant vous croira simplement avec cette foi naïve qui ignore absolument les *pourquoi* et les *comment*, et vous en ferez facilement un petit ange d'adoration et de prière.

Que de traits charmants je pourrais vous citer, lesquels sont le fruit précieux de ces rapports anticipés de tant de jeunes enfants avec le Dieu de la première communion ! — J'ai entendu parler d'une petite fille qui, dès qu'elle apercevait l'église, se mettait à crier et tirait sa mère par la robe jusqu'à ce qu'elle eût obtenu d'aller rendre visite à son Jésus. — J'ai connu des enfants de cinq à six ans qui souhaitaient déjà de faire leur première communion et pour lesquels il a fallu avancer l'époque régulière de ce grand acte religieux.

Il y en a qui écrivent des lettres au petit Jésus. Quelques-unes de ces épîtres enfantines m'ont été confiées pour les remettre au céleste destinataire et, facteur indiscret, je me suis permis de les lire. J'y ai trouvé des choses ineffables. — Une enfant de six ans, une petite Bruxelloise, termine ainsi sa lettre : "*Bon petit Jésus, embrasse bien pour moi la sainte Vierge et saint Joseph et beaucoup de compliments à tous les saints.*"

— Une autre petite Belge écrivait : "*Tous les samedis j'offre un cierge à la sainte Vierge ma Mère du ciel ; tu dois être bien content, petit Jésus, car c'est aussi ta Mère, et je fais cela au lieu d'acheter des boules ; pour toi, bon Jésus, je t'offrirai un bouquet, dimanche. Fais-moi la grâce de t'aimer beaucoup et de faire une bonne première communion.*"

L'année dernière, ici même, à Lourdes, dans une chapelle particulière, à l'époque du carnaval, on trouva une petite fille de six ans, toute en larmes, les bras tendus vers le Très Saint Sacrement et s'écriant d'une voix étouffée par les sanglots : " *O bon petit Jésus, n'aie pas peur, ne crains rien ; Anna est là, et si les méchants veulent te faire de la peine, c'est Anna qui te défendra ; personne ne pourra t'offenser : je suis là, je suis là, n'aie pas peur !* " — La pieuse dame, témoin de ce fait, s'approcha de l'enfant, qui se croyait seule, et lui demanda ce qu'elle ferait pour défendre le bon Jésus, ce qu'elle lui disait tout bas pour qu'il n'eût pas peur. — " *Oh !* répondit Anna, *je lui dis beaucoup de " Notre Père. "*

N'est-ce pas sublime de foi naïve, de simplicité et de générosité ?

Sur le désir de notre vénéré Président, je vais ajouter encore une petite fleur à ce bouquet d'exemples : c'est un des plus gracieux souvenirs de mon apostolat près des enfants ; il s'agit de la conversion d'un enfant de quatre ans par la pensée de la Présence réelle. Oh ! ce n'était pas un grand pécheur, mais vous allez voir qu'il avait cependant grand besoin de changer de vie. — Il y a quelques années, j'avais une réunion d'enfants, à notre chapelle de Paris, à l'occasion de la Fête-Dieu, et voulant inspirer le respect du lieu saint à mon jeune auditoire, je dis qu'il fallait être bien sage et surtout ne pas parler parce que Jésus était là, sur l'autel ; et, du doigt, je montrais la blanche Hostie, toujours exposée dans ce sanctuaire de l'Adoration perpétuelle et solennelle. Or, voici ce qui arriva : à la fin de la cérémonie qui dura assez longtemps, une dame me demande au parloir ; elle était accompagnée d'un bébé de quatre ans. " *Mon Père, me dit-elle, je viens vous remercier, car vous avez converti mon enfant et c'est déjà un petit apôtre. Figurez-vous que jusqu'à présent je ne pouvais en venir à bout dans les églises. Se remuer, courir, parler, crier, telle était sa manière de prier et d'adorer ; mais dès que vous avez montré le Très Saint Sacrement et que vous avez dit : *Jésus est là !* ses petits yeux se sont fixés et comme immobilisés sur l'ostensoir. Mais mieux què cela ; j'ai voulu, vers la fin de la cérémonie, lui dire un mot qui me paraissait utile, et il m'a répondu à voix basse, en mettant son doigt sur ses lèvres : *Maman, tais-toi, Jésus est là !**

Ce dernier trait démontre à ravir l'heureuse influence qu'exerce sur les enfants la foi pratique envers la sainte Eucharistie.

(à suivre)

SUJETS D'ADORATION

A L'USAGE

des Agrégés de la Congrégation du T. S. Sacrement.

No 22



Vertus Chrétiennes : L'Humilité : son motif d'amour

(Tiré des écrit du vénéré P. Eymard)

I. — Adoration.

Adorons Jésus en l'Eucharistie nous redisant cet enseignement d'humilité : *Discite a me quia humilis corde* : Apprenez de moi que je suis humble de cœur.

Jésus parle de l'humilité de cœur : n'avait-il pas l'humilité d'esprit ? — Non l'humilité d'esprit négative, fondée sur le péché et sur le néant de notre nature corrompue : Jésus n'y était pas soumis, quoiqu'il en fit cependant les œuvres pour notre exemple.

Il avait l'humilité d'esprit positive qui consiste à renvoyer le bien à Dieu : il dépendait en tout de son Père, le consultait et obéissait à ceux qui tenaient sa place sur la terre, il renvoyait la gloire de tout son bien à son Père.

Nous devons avoir l'humilité d'esprit parce que nous sommes ignorants et pécheurs, c'est un devoir de justice. — Nous y avons une autre obligation en notre qualité de disciples, de serviteurs de Jésus. — Cependant Jésus ne nous parle dans son commandement que de l'humilité de cœur : il semble à son amour que ce serait trop nous humilier en nous parlant de cette humilité d'esprit, cela rappelle trop de misères, de péchés, de titres au mépris. L'amour de Jésus voile ce côté pénible et nous dit d'être comme lui, humbles de cœur : *humilis corde*.

Qu'est-ce donc qu'être humble de cœur ?

1. C'est aimer Jésus humble et anéanti. Si j'aime Jésus, je dois lui ressembler : si j'aime Jésus, je dois aimer ce qu'il aime, ce qu'il fait, ce qu'il préfère à tout : l'humilité. L'humilité de cœur est ainsi plus facile que l'humilité d'esprit, puisqu'il ne s'agit que d'un sentiment très honorable, très élevé ; ressembler à Jésus-Christ. L'aimer,

le glorifier dans les sublimes circonstances de son humilité.

2. Etre humble de cœur, c'est aimer Dieu dans l'humiliation et l'épreuve. Une âme humble a la paix, avec l'épreuve ; son cœur souffre, c'est vrai, mais elle veut par amour ce que Dieu veut, elle aime sa volonté crucifiante, et elle chante malgré toutes ses douleurs le *fiat voluntas tua*. Dieu ne nous demande pas certainement d'aimer pour elles-mêmes les épreuves, la stérilité et les persécutions, mais d'aimer sa volonté qui les envoie ; car si nous l'aimons, nous supporterons tout avec patience, en silence, devant lui seul, et c'est là le sublime.

Dieu de l'Hostie, je vous adore, je vous offre mon cœur, mon âme, tout moi-même et vous en fais mon hommage d'amour. Frappez, blessez, tranchez, brûlez, anéantissez en moi tout ce qu'il plaira : je sais que vous m'aimez infiniment, et moi aussi je veux vous aimer sans mesure.

II. — Action de grâces.

Remercions Notre-Seigneur de tous les exemples d'humilité qu'il nous a donnés pendant sa vie mortelle et qu'il continue d'une manière si parfaite dans sa vie eucharistique.

La meilleure manière de le remercier c'est de profiter de ces exemples d'humilité, c'est d'aimer ses profonds anéantissements, c'est de le glorifier en reproduisant en nous sa vie humiliée ; en un mot c'est être humble de cœur.

1. La vertu caractéristique de Jésus au Saint Sacrement c'est l'humilité, l'anéantissement. Il y est descendu plus bas que l'homme, plus bas que l'esclave, plus bas que le dernier des êtres animés, puisqu'il n'est qu'une chose, une apparence de pain destinée à être mangée et détruite : descendez donc pour aller le trouver là où il est.

Il faut glorifier Notre-Seigneur humble, lui faire un trône de vous-même, il faut vous mettre sous ses pieds : oh ! qu'il est bas ! Quoi que vous fassiez, vous ne serez jamais plus bas que Notre-Seigneur ; descendez, descendez toujours pour l'honorer et l'aimer par votre humilité et votre propre anéantissement.

2. Les motifs qui l'ont porté à s'abaisser jusqu'à ce point sont des motifs du plus ardent amour. Il s'est humilié pour nous montrer qu'il nous aime, pour glorifier son Père et réparer l'orgueil humain.

Eh bien ! montrez vous aussi à Notre-Seigneur, que vous l'aimez, sachez vous sacrifier, vous immoler, vous anéantir pour son amour. Le vrai amour a besoin avant tout de victimes.

Consolez le Cœur de votre Maître en réparant avec lui pour l'orgueil humain : abaissez-vous pour tant d'âmes qui ne veulent pas s'humilier. Notre-Seigneur porte en lui la peine de leur orgueil : il faut lui venir en aide et le soulager en portant avec lui son manteau d'humiliations.

Le Père céleste vous dit : " Je vous ai donné mon Fils dans cet état d'anéantissement eucharistique pour vous montrer combien il vous aime et combien il s'est abaissé pour vous. " Oh ! rendez-lui donc ce qu'il a fait pour vous ; humiliez-vous, épousez son humilité, qu'il n'a pas voulu répudier même dans son état de gloire.

III. — Réparation.

Avons-nous cette humilité de cœur, ou plutôt eet amour de Jésus humilié ? Peut-être celle qui va avec le dévouement, la gloire, le succès, qui donne et se dévoue purement et sans motifs de gloire humaine ; mais non cette humilité qui descend avec Jean-Baptiste, lequel s'abaisse et se cache, et est heureux qu'on l'abandonne pour Notre-Seigneur ; non celle de Jésus au Sacrement, caché, anéanti pour glorifier son Père.

N'est-ce pas là le combat qui doit triompher de la nature ? aimer l'humilité de Jésus, n'est-ce pas sa gloire et sa victoire en nous ?

Si notre humilité n'est pas une humilité de cœur, prenons garde qu'elle ne soit une vertu fausse, car la vraie humilité, dit saint Augustin, est dans l'amour de Dieu poussé jusqu'au mépris de soi-même.

Si le froid de notre orgueil ne peut fondre en présence de l'humilité d'amour du Fils du Dieu, il est bien à craindre que nous ne puissions jamais nous en défaire.

Ce sont ces cœurs orgueilleux qui répugnent tant aux regards de la bonté de Dieu : aussi a-t-il juré de les perdre : *dispersit superbos mente cordis sui.*

Je vous demande pardon, ô Sauveur miséricordieux, de ma lâcheté à vous suivre humilié, bafoué, insulté, et de n'avoir pas eu assez d'amour pour préférer votre obscurité eucharistique à l'éclat de votre gloire : *Quanto pro me vilior, tanto pro me carior.* (St Bern.)

IV. — Prière.

Demandez à Notre-Seigneur de vous inspirer les meilleurs moyens à prendre pour acquérir cette vertu si belle, si aimable et si importante.

1. Sachez bien d'abord que ce n'est point par des raisonnements et de longues réflexions que vous y parviendrez : ce qu'il faut ébranler et entraîner, ce n'est pas précisément votre intelligence, mais votre cœur. Sinon, vous croiriez avoir l'humilité de cœur parce qu'elle vous suggérerait de belles pensées, d'héroïques résolutions, et en pratique, vous en resteriez là. Mettez simplement votre esprit dans l'esprit de Jésus, regardez-le, consultez-le, puis mettez votre cœur à l'unisson avec son cœur divin, offrez vos actions à ce bon Sauveur, anéanti par amour au Sacrement et préférant cet état obscur à toute gloire, et examinez ensuite si pendant vos actions vous ne vous êtes pas repris.

2. *Extérieurement.* Soyez humbles extérieurement, dans la parole, la tenue, partout humblement modestes. Soyez humbles en ne recherchant pas l'estime, en vous en voyant privés volontiers. Le Bon Dieu permet que les Saints eux-mêmes soient calomniés, bafoués, persécutés. Le Maître l'a été, c'est un grand honneur pour vous s'il vous fait passer dans le même chemin.

3. *Intérieurement.* Que l'humilité intérieure soit continue en vous, car cette vertu, comme l'amour, peut toujours s'exercer : elle ne connaît pas d'obstacle. Il y a temps pour les œuvres de pénitence ou de charité, mais il n'y en a pas pour pratiquer l'humilité, sinon par l'humiliation extérieure, du moins par le sentiment et l'aveu de ce que vous êtes devant Dieu : mettez votre âme dans un état d'humilité, et maintenez-y-la sans cesse par des actes intérieurs d'abaissement personnel.

4. Enfin demandez bien à Notre-Seigneur l'esprit de son humilité eucharistique : vous en avez le modèle toujours sous les yeux : cette présence vous en donne la grâce. Que tous les battements de votre cœur disent à Notre-Seigneur : Jésus, humble de cœur, rendez mon cœur semblable au vôtre !



Les Fleurs DU Paradis

I

QUELLE misère Noire était celle de la vieille Wilhelmine Schüber, dont la cabane branlante, ouverte à tous vents, s'élevait il y a plus de trois siècles, sur le rocher du Hartzfeld, dans la gorge des Vosges, qui débouche au fond de la vallée de la Saare !

C'était l'hiver,

l'hiver âpre et dur, l'hiver fatal aux pauvres gens !

Au dehors, le froid glacial et la neige, au dedans, l'âtre sans feu, la huche sans pain, le grabat où gisait sous les étreintes de

la mort, Gaspard l'orphelin, Gaspard le petit-fils de Wilhelmine.

Depuis huit jours, l'enfant souffrait d'un mal terrible, un mal qui ne pardonne pas. Une fièvre maligne décomposait son sang. Le pauvre, à peine au seuil de la vie, voyait la tombe s'ouvrir devant lui. L'octogénaire eût voulu aller chercher du secours à la ferme du Thanet, la station la plus rapprochée ; mais la neige qui tombait sans interruption, couvrait le sentier d'une couche épaisse rendant tout voyage impossible. Vingt fois vainement, affolée de douleur, elle essaya de se frayer une voie dans la nappe blanche, et vingt fois, haletante, épuisée, elle sentit ses forces l'abandonner et dut rentrer dans la cabane.

— Mon Dieu, mon Dieu ! murmurait-elle en s'agenouillant devant le crucifix suspendu à la muraille, avez-vous donc condamné ce cher innocent ? Et moi qui serais si heureuse de donner ma vie pour sauver la sienne ! N'accepterez-vous pas mon sacrifice ?

O vous, bonne Mère, Notre-Dame du doux sanctuaire d'Einsiedeln, vous dont le cœur a été brisé de douleur, ayez pitié de la veuve et de l'orphelin !

II

WILHELMINE, essayant les larmes qui coulaient sur son visage hâve et couvert de rides, essayait de sourire en se penchant sur le petit lit où se tordait Gaspard.

L'enfant n'avait plus que le souffle. Un instant pourtant il sembla se ranimer. Son œil noir, brillant d'une lueur étrange, se fixa sur la pauvre femme.

— Grand'mère, balbutia-t-il, viens auprès de moi... plus près encore.. Je veux tout te conter. Tu seras heureuse.

— Pauvre petit !.....

— Je viens de faire une longue course dans la montagne... Ne me gronde pas, le soleil est si beau... et puis je voulais te cueillir des fleurs nouvelles.

— Des fleurs !... sous la neige ! ah ! cher enfant !

— Il n'y a plus de neige, grand'mère. Les rouges-gorges, les roitelets et les merles chantent au milieu des buissons verts. Là-bas, au pied de la cascade où mon bon père fut entraîné par le tourbillon de l'avalanche, j'ai vu la rose des montagnes et les petites fleurs bleues du wergeis-meinnicht. J'en ai cueilli pour toi toute une gerbe.

— Gaspard, mon chéri !...

— Ecoute-moi, grand-mère. Au village c'était plus beau encore. Les cloches sonnaient gaiement. Ma bonne mère et ma

sœur Gretchen étaient là, je les ai bien reconnues : elles tressaient des guirlandes de feuillage avec les autres femmes pour orner les murs gris de l'église ; et puis elles faisaient un beau reposoir au pied de la croix. Les petits garçons étaient vêtus de blanc. Oh ! comme c'était beau !

— Il se souvient de la Fête-Dieu ! murmura Wilhelmine avec un sanglot.

— La Fête-Dieu ! oui, grand'mère, c'était la fête du bon Dieu. Les anges étaient là, avec leurs grandes ailes blanches et leurs harpes d'or. O quels harmonieux accents ! Leur voix se mêlait aux sons de la harpe. J'éprouvais une bien grande joie et je me croyais transporté en Paradis. Comme j'aurais voulu toujours les entendre !

— Tu les entendas bientôt, mon Gaspard chéri, balbutia la pauvre femme.

— Quel bonheur, grand'mère, quel bonheur !... J'ai soif et je souffre un peu... Toi aussi tu souffres... tu n'oses le dire pour ne pas m'attrister... Console-toi... j'entends la musique des anges... Elle se rapproche... Donne-moi ton bras, grand'mère, nous irons ensemble à leur rencontre... Viens, viens !...

Il essaya de se soulever et retomba sans mouvement.

L'octogénaire elle-même était à bout de forces. Elle murmura :

— Oui, chéri, partons... Allons cueillir des fleurs dans les jardins du bon Dieu... Allons nous mêler aux concerts des anges.

Elle se tut. La mort avait fait deux victimes dans la cabane du Hartzfeld.

Une Messe de Minuit dans l'Extrême-Nord



'AIMERIEZ-VOUS pas à faire, avec nos lecteurs une petite excursion du côté du Pôle Nord pour y assister à une messe de minuit chez les Esclaves du Fort Simpson ? Je vous parle de promenade au Pôle Nord ; en conséquence, soyez sur vos gardes, car plus d'un pourrait trouver le chemin long et l'air du Mackenzie un peu froid. Pour vous exempter de la fatigue d'un

tel voyage, et du danger de changer de peau en arrivant ici, laissez-moi vous raconter tout simplement l'histoire d'une messe de minuit chez les Esclaves de l'Extrême-Nord au fort Simpson.

Nous sommes en plein hiver, un froid variant de 40. à 50. nous laisse peu d'espoir de voir un grand nombre de sauvages assister à l'office de la nuit. Mais laissez faire ; à mesure que s'avancera l'heure solennelle, vous constaterez un changement de température. Le doux petit Jésus préparera lui-même les voies à son entrée dans le monde.

La veille du grand jour, le vent souffle avec violence à travers les rameaux des grandes épinettes qui entourent la Mission. La neige qui tombe en abondance, poussée par le vent, obstrue tous les sentiers qu'ont coutume de suivre nos sauvages pour arriver à la Mission. C'est une poudrière, comme on dit au Canada, à ne voir ni ciel ni terre. Mon Dieu ! que vont devenir nos chers Indiens en route pour la Mission ?

Mais au moment où nous désespérons de pouvoir fêter ensemble l'arrivée de l'Enfant-Dieu, le ciel devient moins sombre, le vent s'apaise et la neige cesse de tomber. Nous sommes au soir de la nuit de Noël. La lune, qui jusqu'alors n'apparaissait que voilée de sombres nuages, fait tout à coup son apparition à l'horizon, mais cette fois-ci dans toute sa grandeur et le vif éclat de sa lumière. Le froid diminue d'intensité, si bien qu'à minuit le thermomètre ne marque plus que 20 degrés.

Les sauvages arriveront-ils à l'heure de l'office ? se demande-t-on à la Mission. Cette tempête a dû les retarder ! Mais, écoutez : n'entendez-vous pas au loin le son des grelots ? Eh ! oui, voyez donc cette longue file de traînes suivant les sinuosités du petit sentier, le long de la colline ! Ce sont les gens du Lac la Truite. Puis, regardez du côté de la rivière, encore des traînes, puis des traînes qui se suivent et avancent rapidement. Allons vite saluer les premiers arrivants et nous entrons ensuite au logis, car l'air du soir n'est jamais très chaud au Mackenzie, surtout au 25 de décembre.

C'est d'abord au chef qu'il nous faut toucher la main. Voyez le vieux Sandisen, comme il paraît beau ce soir avec sa grande tonsure de chef sur la tête. Puis voici Jacques, Pierrot, Baptiste, Gazon, etc. Mais, hâtons cette cérémonie, car il me faut avant la messe entendre la confession de ces braves Indiens. En les voyant arriver à la Mission après une marche de quatre ou cinq jours, bravant le froid et les difficultés du voyage, très souvent souffrant de la faim, ne vous semble-t-il pas voir les bergers d'autrefois quitter tout à l'annonce de l'envoyé céleste pour se

transporter en toute hâte au pied de la crèche de l'Enfant-Dieu : *Transeamus usque Bethleem ?*

C'est ce que font cette nuit nos pauvres déshérités du Nord. Mais avant l'arrivée du Sauveur, ils sentent le besoin de purifier leurs cœurs pour pouvoir participer davantage aux dons divins que leur apporte le Messie promis. C'est ce qui vous explique leur empressement à venir s'agenouiller aux pieds du prêtre.

Ah ! ce sont bien eux, le rebut du monde, qui, cette nuit, dans la simplicité de leur foi, peuvent dire avec plus de sincérité que bien d'autres peuples civilisés : *Non est alia natio tam grandis quæ habeat deos appropinquantes sibi sicut Deus noster adest nobis*. Ils croient, ils voient et ils adorent...

Minuit sonne à la pendule de la Mission ; aussitôt, lancée à toute volée, la cloche se fait entendre au loin, bien loin, à travers les montagnes des environs, et, en même temps, une décharge de plus de cent coups de fusil annonce l'arrivée du doux petit Jésus. Ne rions pas de la simplicité de nos sauvages. Cette simplicité est la conséquence de la candeur de leur belle âme. Et puis, ils n'ont pas, eux, la musique céleste, ni la flûte et le hautbois des bergers pour annoncer la grande nouvelle. Pour eux, leur fusil, c'est tout !

Et maintenant, entrons dans l'humble chapelle du Fort Simpson. L'extérieur est absolument le fac-similé de l'étable de Bethléem ; l'intérieur ne s'en éloigne guère dans sa pauvreté. Cependant, cette nuit, la pauvre église prodigue tout ce qu'elle a de plus riche en ornements. L'humble crèche représente la Vierge Immaculée ayant à ses pieds l'Enfant-Dieu nouveau-né. Pas de bergers : nous les avons tous et en grand nombre dans notre pieuse assistance. Pas d'anges non plus ; il y en a encore, j'aime à le croire, parmi nos petits sauvages qui entourent le berceau de Jésus. Mais que de myriades d'anges célestes planent à cette heure au-dessus de l'image du Sauveur ! La modeste crèche est entourée d'une centaine de lumières et l'autel a sa parure des grandes fêtes.

L'office commence par l'exposition solennelle de l'Enfant-Jésus : *Nouvelle charmante, un Sauveur Enfant nous est né !* Vient ensuite l'hymne de reconnaissance : *Magnificat anima mea— Et exultavit spiritus meus !* Oh ! oui, c'est bien en cette nuit que l'Oblat de Marie se réjouit avec sa Mère du don précieux que le Ciel fait à la terre !

Comme l'auditoire se compose d'un grand nombre de protestants, sauvages et officiers de la Compagnie de la Baie d'Hudson, une instruction est donnée d'abord en anglais, et.

après l'Évangile, une instruction en langue sauvage pour ceux surtout qui doivent faire la sainte Communion.

Introibo ab altare Dei ! Le prêtre monte à l'autel ; l'encens fume ; un nouveau sacrifice s'annonce. Spectacle unique dans le milieu où nous vivons : plus de vingt-cinq protestants veulent faire acte de présence à l'office de la nuit. Tous se tiennent fort respectueusement, tantôt debout, tantôt à genoux.

A l'élévation, le son d'une petite clochette annonce à l'assistance une nouvelle incarnation du Verbe ; c'est Jésus se faisant chair entre les mains du prêtre : *Et Verbum caro factum est*. Aussitôt tous ces pauvres hérétiques, unis à nos croyants, de se prosterner pour adorer Celui qu'ils ne connaissent qu'imparfaitement.

Mais voilà la consommation du Sacrifice qui s'annonce par la sainte Communion. Plus de cinquante sauvages sont admis à s'asseoir au banquet divin. Les mains jointes, les yeux respectueusement baissés, les hommes d'abord, les femmes ensuite, s'avancent pour s'unir à Celui qu'ils voient cette nuit sous l'image d'un enfant couché dans un petit berceau.

La communion terminée, une voix d'enfant, s'élevant du milieu de la foule, chante de son plus beau timbre le *Quid retribuam*. Ah ! c'est qu'en effet ces chers sauvages sentent le besoin qu'un des leurs se fasse leur interprète pour dire au petit Jésus de la crèche toute leur reconnaissance.

L'office terminé et suivi d'une seconde messe d'action de grâces, tous se rendent à la résidence du Père où ont lieu les agapes traditionnelles. Enfin, tous se retirent contents et joyeux, les uns emportant au fond de leur cœur leur Trésor, les autres un souvenir qui produira tôt ou tard son bon effet.

C'est ainsi qu'on passe la nuit de Noël au Fort Simpson. Que n'avons-nous une chapelle moins indigne à offrir à l'Enfant-Dieu ! Je me propose d'élever bientôt une petite chapelle dédiée au Sacré-Cœur, Protecteur de notre Mission. Pour cela, il me faudrait des ressources et quelques généreuses offrandes ! J'espère que le divin Cœur y pourvoira et qu'aux pieds de l'Enfant-Jésus tombera bientôt un peu de cet or que les Rois-Mages apportaient si généreusement à la crèche !...

L.-A. BROCHU, O. M. I.

La Messe mensuelle à l'intention des Abonnés du "Petit Messager" sera célébrée le Jeudi, 15 Février, à 6 heures, dans la Chapelle du Très Saint Sacrement.

PANIS VIVUS

Musique de HERMANN

ALLEGRETTO MODERATO (♩ = 54).

Pain.... vi - vant..... Pain de la Pa - tri - el De
 Pain.... vi - vant..... Pain de la Pa - tri - el De

avec ardeur.

f dé - sir et d'a - mour, *p* mon cœur est con - su - mé.....
f dé - sir et d'a - mour,.... *p* mon cœur est con - su - mé.....

*crescendo.**avec tendresse.*

crescendo. Ne tar - dez plus !..... Jé - sus, mon Bien Ai - mé.....
 Ne tar - dez plus !..... Jé - sus, mon Bien Ai - mé.....

Ne tar-dez plus!... Jé-sus, mon Bien Ai-mé!..... Ve-

Ne tar-dez plus!... Jé-sus, mon Bien Ai-mé!..... Ve-

avec expression.

nez..... ve-nez!... Sour-ce..... de vi-e!

nez..... ve-nez!... Sour-ce..... de vi-e!

Ne tar-dez plus!... Jé-sus mon Bien Ai-mé!...

Ne tar-dez plus!... Jé-sus mon Bien Ai-mé!.....

rescendo.

Ve - nez, ve - nez! ... Jé - sus..... mon Bien..... Ai-mé!

Ve - nez, ve - nez! Jé - sus mon Bien..... Ai-mé!

The musical score consists of three systems. The first system has two staves with vocal lines and lyrics. The second system has two staves with vocal lines and lyrics. The third system has two staves with piano accompaniment. The tempo/mood is marked 'rescendo.' at the beginning of the first system.

La fin de ce beau cantique, trop étendu pour être donné en une seule fois, paraîtra dans le prochain numéro

Fleurs eucharistiques de la Nouvelle France

Samuel de Champlain



QUAND le temps fut venu de fonder une colonie dans ce pays, Dieu suscita à cet effet Champlain comme il avait suscité Jacques-Cartier pour en faire la découverte. Ce grand homme réunissait à un haut degré toutes les qualités nécessaires pour accomplir une œuvre aussi importante.

En effet, ce n'était pas un but humain qui attirait Champlain au Canada. À l'instar de Cartier, son illustre devancier, il avait à cœur l'évangélisation des sauvages, et il a transmis à la postérité ces belles paroles : " Le salut d'une âme vaut mieux que la conquête d'un empire, et les rois ne doivent songer à étendre leur domination dans le pays des infidèles que pour y faire régner " Jésus-Christ. " Les quelques pages qui vont suivre nous montreront cet homme de bien à l'œuvre et à l'épreuve, se sanctifiant sans cesse davantage et travaillant à christianiser la Nouvelle France aux prix de tous les sacrifices, ne reculant pas même devant celui de sa vie à l'exemple du divin Modèle.

La jeune colonie était en pleine voie de prospérité sous le rapport matériel, mais il lui manquait encore des prêtres pour maintenir les colons dans le droit chemin, leur prodiguer les consolations de la religion et pour instruire les peuplades indiennes. C'était là le grand souci de Champlain : " Je jugeais

“à part moi, dit-il, que ce serait une grande faute, si je ne m'employais pas à leur procurer quelque moyen pour les faire venir à la connaissance de Dieu.”

C'est ici que l'âme d'apôtre de Champlain se révèle. Il fait un voyage en France et y passe près d'une année, en démarches et en négociations de toutes sortes, afin d'obtenir des prêtres pour la colonie qu'il venait de fonder.

Enfin, ses efforts furent couronnés du succès, et, le 4 avril 1615, il mit à la voile pour la Nouvelle France, ayant à son bord quatre Récollets : le P. Denis Jamay, le P. Jean Dolbeau, le P. Joseph le Baron et le Frère Pacifique Duplessis. Le 25 juin 1615, le Père Dolbeau célébra à Québec la première messe dite en Canada après le départ de Cartier et de Roberval. (1)

“Rien ne manqua, dit le P. Leclercq, pour rendre cette action solennelle, autant que la simplicité de cette petite troupe d'une colonie naissante le pouvait permettre... S'étant préparés par la confession, ils y reçurent le Sauveur par la communion eucharistique. Le *Te Deum* y fut chanté au son de leur petite artillerie, et, parmi les acclamations de joie dont cette solitude retentissait de toutes parts, l'on eût dit qu'elle s'était changée en un paradis, tous y invoquant le Roi du ciel et appelant à leurs secours les anges tutélaires de ces vastes provinces.”

Peu de temps après la célébration de la première messe, Champlain se dirige vers l'ouest, avec le Père Joseph le Baron. “Dans ces pays nouveaux, nous dit son biographe, il se plaisait à rehausser de sa présence les premiers offices religieux, que le prêtre y célébrait devant les sauvages. A l'issue de la messe, il faisait ériger une grande croix, tandis que ses compagnons saluaient par le chant du *Te Deum* et le bruit de la mousqueterie le signe auguste de notre salut.”

D'ailleurs, Champlain lui-même nous le dit : “Je partis de là (du Sault) pour retourner à la Rivière des Prairies, où étant avec deux canots de sauvages, je fis rencontre du Père Joseph qui retournait à notre habitation avec quelques ornements d'église pour célébrer le saint sacrifice de la messe, qui fut chantée sur le bord de la dite rivière avec toute dévotion par le R. P. Denis et Père Joseph devant tous ces peuples qui étaient en admiration de voir les cérémonies dont on usait. et des ornements qui leur semblaient si beaux comme chose qu'ils n'avaient jamais vue, car c'étaient les premiers qui y

(1) Sagard. *Histoire du Canada*. Suivant un mémoire présenté au Roi par les Récollets, en 1637, une messe avait été célébrée quelques jours auparavant par un des Récollets, à la Rivière des Prairies.

“ont célébré la sainte messe.”

En combien de circonstances se manifesta hautement la profonde piété de l'illustre capitaine ! Comme il tint admirablement sa promesse de “faire fleurir dans la Nouvelle France le lys avec la religion catholique, apostolique et romaine !”

Tout en donnant ses soins les plus assidus au bien-être matériel et au progrès de la Colonie, Champlain ne négligeait nullement l'honneur du culte et l'intérêt des missions.



Grande était sa piété. Il allait très fréquemment entendre la messe chez les pères Jésuites, et le dernier jour de la neuvaine de saint Ignace, nous le voyons avec les capitaines de vaisseaux alors à Québec, aller gagner les indulgences dans leur petite chapelle. Il s'employa activement à décider les Hurons à emmener chez eux quelques-uns des pères qui avaient commencé leur instruction.

Pour accomplir un vœu qu'il avait fait depuis la prise de Québec, Champlain fit élever tout près de l'esplanade du fort, à l'endroit où est aujourd'hui le maître-autel de Notre-Dame, une chapelle, sous le vocable de *Notre-Dame de Recouvrance*.

Sa piété était édifiante et sa vie, comme il l'avait réglée dans le fort, était pour tous l'exemple le plus salutaire.

“M. de Champlain, disent les *Relations* de 1634, faisait faire “lecture à sa table, le matin, de quelque bon historien, et le “soir, de la vie des saints. Le soir, se fait l'examen de conscience en sa chambre et les prières ensuite qui se récitent à

“genoux. Il fait sonner la salutation angélique au commencement, au milieu et à la fin du jour, suivant la coutume de l'Église.”

Voici un autre trait encore à l'honneur du fondateur de Québec. En 1628, il adopta trois jeunes enfants sauvages, que des tribus vinrent présenter aux Français de Québec, afin de maintenir l'alliance récemment conclue. Il se constitua le protecteur de ces enfants, les fit instruire des vérités de la religion catholique, voulut être leur parrain au jour de leur baptême et leur donna les noms de Foi, d'Espérance et de Charité.

Ces trois vertus, il les pratiqua à un haut degré de perfection, durant sa vie, mais elles brillèrent surtout d'un vif éclat au moment de sa mort.

“Le 25 décembre 1635, jour de notre Sauveur, disent les *Relations* de 1635, M. de Champlain, notre gouverneur, prit une nouvelle connaissance au ciel.

“Sa mort a été remplie de bénédictions. Je crois que Dieu lui a fait cette faveur en considération des biens qu'il a procurés à la Nouvelle France.

“A sa mort, il perfectionna ses vertus, avec des sentiments de piété si grands qu'il nous étonna tous. Que ses yeux jetèrent de larmes ! que ses affections pour le service de Dieu s'échauffèrent, quel amour n'avait-il pour les familles d'ici ! Il ne fut pas surpris dans les comptes qu'il devait rendre à Dieu : il avait préparé de longue main une confession générale de toute sa vie qu'il fit avec une grande douleur au Père Lallemand. Le Père le secourut dans toute sa maladie qui fut de deux mois et demi, ne l'abandonnant point jusqu'à la mort. On lui fit un convoi fort honorable, tant de la part du peuple que des soldats, des capitaines et des gens d'Église. Le P. Lallemand officia et on me pria (P. Lejeune) de faire l'oraison funèbre où je ne manquais pas de sujet. Ceux qu'il a laissés après lui ont occasion de se louer, que, s'il est mort hors de France, son nom n'en sera pas moins glorieux à la postérité.”

Comme pour réaliser cette prophétie, la ville de Québec, reconnaissante, a, au mois de septembre 1898, élevé une statue à son fondateur ; la plume habile des écrivains de la vieille et de la jeune France, a fait l'éloge du savant, du gentilhomme sans peur et sans dol, du navigateur et du découvreur expérimentés. Il n'est que juste de rendre avant tout hommage au héros chrétien, au serviteur du Christ et de son Église, et c'est ce que nous avons essayé de faire dans cet article.

MARIE AYMONG.

Au Génacle de Montréal

B IEN qu'il soit toujours vivant, notre sanctuaire eucharistique où réside Jésus vivant et immortel, Jésus, source de toute vie dans l'Église, Jésus entouré du culte si vivant de l'Exposition, au milieu de ces fleurs vives et de ce luminaire toujours scintillant ; toutefois il est certains jours où il semble animé d'une vigueur nouvelle, et où une divine sève semble s'élaner plus ardente du Cœur de Jésus pour raviver les âmes accourues en foule à son autel. Telle est l'impression que nous laisse la série joyeuse des fêtes que nous venons de traverser.

Le 10 Décembre s'ouvrait la mission générale prescrite par Mgr l'Archevêque : elle commençait par la retraite des Dames. L'assistance imposante remplissait toute la nef et une partie de la tribune.

Nombreux aussi furent les hommes et les jeunes gens qui suivirent la retraite du dimanche suivant, clôturée le 24 par une brillante cérémonie à l'issue des Vêpres. L'un des prédicateurs de la retraite, le R. P. Jean, adresse une dernière recommandation à ses chers retraitants et les invite à marcher toujours dans le bon chemin, les yeux fixés au Ciel. Là, dit-il, est la fin de nos peines, là est la surabondance de tous les bonheurs, là nous pouvons tous arriver soutenus du Pain du Ciel et du secours de Marie, notre Mère. Sa parole est vibrante, convaincue, persuasive, telle qu'elle convient à un missionnaire qui méprise les artifices d'une vaine rhétorique pour ne faire appel qu'à la force de son zèle et de sa conviction. Il termine son allocution en citant la pièce si bien sentie du poète Longfellow *Excelsior*, et leur laisse à eux comme devise : " Plus haut ! "

La procession du T. S. Sacrement déroule ensuite les anneaux de sa chaîne lumineuse autour de la nef pendant que, vers le Dieu de l'Eucharistie, s'envolent, graves et pieuses, les strophes du *Pange lingua*. Quand l'ostensoir est replacé sur l'autel, tous les retraitants reçoivent un cierge allumé, et dans la nuit tombante, la nef entière devient une prairie d'étoiles. Le prédicateur propose à tous de faire à Jésus-Christ une réparation publique et solennelle, et à mesure qu'il énumère chaque espèce de péché, l'assemblée pousse un grand cri : " Pardon ! Seigneur, pardon ! " C'est l'acclamation de la foi et de l'amour qui veut couvrir les hurlements de haine et de malédiction du péché vers la Majesté de Dieu.

L'Hostie sainte ayant béni les fronts prosternés, tous les regards se portent vers l'autel de Marie, et toutes les voix répètent à l'unisson les accents si onctueux de la consécration à Marie par saint François de Sales.

A la Messe de Minuit, nous avons eu le spectacle d'une foule écrasante qui, loin de provoquer le moindre désordre, excitait l'édification par la piété rayonnant sur le visage et dans la tenue de chacun des assistants. La messe Ste Cécile de Gounod, exécutée par un chœur d'hommes et d'enfants, fut un beau succès. Inutile de rien ajouter pour ceux qui connaissent l'élévation de cette composition et le talent dont notre artiste, Mr Goulet, a donné assez de preuves en Belgique comme au Canada. Nous étions frappés surtout de ces notes pro-

fondes des basses contrastant vivement avec les légères envolées des voix enfantines, comme à Bethléem les notes cristallines des Anges étincelaient sur les sons agrestes des chants des bergers.

Sur les marches du trône, au moment de la Consécration, une ligne de feu dessina lentement non plus le terrible *Mane, Thelcel, Pharels*, mais les paroles de délivrance de l'Ange aux bergers : *Christus natus est*. Jésus, en effet, venait de naître sur l'autel, et le prêtre le présentait au peuple dans la blancheur des langes eucharistiques, toujours humble et petit, mais doux et aimant. Et ici, les portes ne se fermaient pas devant lui comme celles des Bethléémites, car aussitôt il allait descendre dans les cœurs de douze cents communians.

Huit jours après, cette messe de minuit se renouvelait, avec les mêmes chants, devant une assemblée presque aussi nombreuse, mais avec un caractère nouveau. Le monde entier allait naître à une année de salut, à l'année sainte du Jubilé, et l'univers catholique, accourant à la voix du Souverain Pasteur, venait sanctifier aux pieds des autels la première heure, le premier instant de ce temps précieux de miséricorde.

A l'Évangile, le R. P. Supérieur qui officiait commenta avec une chaleur communicative les belles paroles qui commencent le Bref Pontifical : " Il convient souverainement qu'à la veille du jour où ils célébreront le début de l'année sainte, les fidèles se lèvent de nuit pour se rendre auprès de l'Auteur du siècle et se prosternent au pied de ses autels, etc..." Ces paroles montrent bien, expliquait-il, toute la confiance avec laquelle le Souverain Pontife attend de l'Eucharistie le soutien de l'Eglise, et en outre elles justifient la pieuse pratique suivie et recommandée par notre Institut de passer aux pieds de Notre-Seigneur exposé les derniers instants de l'année écoulée et les premiers de celle qui s'ouvre.

Le jour de l'Épiphanie, nous eûmes le bonheur de voir un des nôtres se consacrer à Jésus-Hostie par la profession religieuse, honorant ainsi la Divinité de Notre-Seigneur en se vouant à l'adoration, sa Royauté en embrassant les intérêts de son culte et de sa gloire, son Humanité passible de Sauveur en se donnant à la vie d'immolation et de sacrifice de l'état religieux.

En même temps, devant Jésus exposé dans l'or de l'ostensoir comme autrefois dans les bras très purs de Marie, nous voyions arriver trois Mages, c'est-à-dire trois nouveaux novices, heureux et fiers comme des rois d'être appelés à l'honorable service du T. S. Sacrement. Ils avaient quitté généreusement le monde, terre païenne où l'on n'adore bien souvent que l'or, l'argent ou la boue. Puisse l'étoile qui les a si heureusement conduits s'arrêter définitivement sur la Maison où demeure Jésus et ne pas se changer en étoile filante !

A la cérémonie de l'après-midi, ce nous fut un plaisir d'entendre parler le R. P. Van de Sompele, rédemptoriste, sur la manière d'entendre le royaume de Jésus-Christ dans le monde et dans les âmes. L'ardent apôtre de la Communion fréquente affirma que la Table Sainte était le grand moyen d'expansion de la grâce divine. La communion fréquente dans les familles fait germer les bonnes vocations sacerdotales et religieuses, et les bonnes vocations sacerdotales et religieuses sauvent le monde. C'est donc par la Communion que nous réaliserons notre prière de chaque jour : *Adveniat Regnum Tuum !*



⇒ LA FOI ⇐

D'après le tableau de Raphaël.